

16 mai

Un bûcheron rentre dans la forêt sa hache sur l'épaule. À ce moment-là, un des arbres dit aux autres : «Courage les amis, le manche est des nôtres.»

Je crois que c'est une légende caucasienne...

Les arbres sont des fleurs qui en ont eu marre qu'on leur marche dessus.

Debout en face de mon arbre, j'écarte les bras en attendant qu'il me rejoigne.

Entre eux, les arbres et les immeubles parlent d'architecture. L'arbre est l'ancêtre de la maison. Il sépare du sol et de ses dangers, et conserve la nourriture.

L'arbre comme fonction est le modèle de l'architecture, l'arbre comme symbole est le début de la religion, l'arbre comme lieu est l'origine de notre espèce. Le talon de nos chaussures en est le souvenir.

De l'arbre aux satellites c'est la conquête de l'air qui a fait la puissance de l'homme. Sans doute est-ce aussi pour cela que toutes les religions ont situé leur référence ultime, leur puissance suprême, au ciel.

Dieu est au ciel parce que les hommes savent monter aux arbres.

Je ne serai jamais rien d'autre que mes six ans. Les yeux écarquillés par le chant des corbeaux, le cœur battant de la terre noire et grouillante, les oreilles aiguës par la cime des arbres.

À la cime des arbres, au sommet des immeubles, le soleil éclaire les derniers indices du jour, je reste caché.

À l'ombre de l'arbre de la connaissance, je pense aux choses qui ne sont pas là. Dieu absent puis parti, mes péchés recollent les morceaux du présent comme ils peuvent.

Les arbres poussent autour de leur bois mort, ils s'en servent de tuteur et le protègent de la putréfaction. La vie se tient à la mort et s'en souvient.

La mort n'est pas inscrite dans le programme génétique des arbres, ils sont éternellement immobiles. Faust à l'envers, nous avons échangé la vie éternelle contre la possibilité d'aller tout seuls à l'école.

Nous sommes des arbres qui marchent, nous portons le souvenir de nos racines, la tristesse de n'être nulle part chez nous.

22 mai

J'ai l'intelligence bucolique, je suis mes idées pour voir où elles vont. Comme dans un jeu de piste, je marche jusqu'à trouver l'objet qui va les résumer, les accueillir, les protéger. Ranger le sens là où il nous a menés, en mettre sous chaque pierre, dans chaque arbre, derrière chaque porte... Les objets sont les maisons des idées, elles y restent à l'abri, pour une prochaine fois, pour vous, pour moi, pour les autres, pour ceux qui les cherchent.

Prendre des choses à un endroit et les amener à un autre, voilà ce qu'on fait depuis le début, d'un champ à l'autre, d'un pays à l'autre, d'une planète à l'autre. Les choses circulent de main en main et le temps se dégage, comme le génie de la lampe d'Aladin, du passage de notre peau sur la matière.

Faire l'archéologie du présent, collecter et classer par genre, ce qui se répète, la série, ce qui va disparaître, le temporaire, ce qui est représentatif, le spécifique, ce qui est exceptionnel, l'unique, ce qui réunit, le lien, ce qui sépare, le mur...



23 mai

On excelle dans une discipline quand on a traversé ses principes, quand on la voit de l'autre côté. Le talent maîtrise les règles, le génie en fait partie. Traverser les formes des disciplines comme on traverse son fantasme.

La recherche n'existe que par excès de vitesse. Les disciplines fabriquent des accélérateurs de particules, des anneaux de vitesse. Construits sur un territoire précis, ils permettent de décomposer et de recomposer la matière, et ainsi de renouveler les formes. Leur capacité maximale atteinte, lorsqu'on ne peut plus subdiviser les éléments, les pistes sont abandonnées à la circulation générale, la boucle devient une autoroute, l'accélérateur un raccourci, la route se décolle du paysage, le panorama se fige. Pour s'en servir encore il faut faire passer les objets d'une discipline dans l'accélérateur d'une autre.

Les objets nous résument, ils articulent nos percepts, nos affects et nos concepts. Ils sont notre heuristique et notre herméneutique, l'ouverture de notre intimité. Ils sont notre porte d'entrée dans le monde comme les pierres magiques des civilisations premières.

Sous chaque note de musique comme sous chaque pierre, la surprise de découvrir le sentiment qui s'y cachait. La musique est la mesure la plus précise de notre ouverture au monde. Sous chaque note comme sous chaque pierre, la stupeur de l'enfant qui entend sa propre voix, la beauté mêlée d'effroi, la vie grouillante qui attend.

28 mai

Je ne regarde pas le monde, c'est le monde qui me regarde. Le langage me regarde regarder le monde. Je est toujours dans le cadre. Ce qui change c'est la distance depuis laquelle on se voit, la largeur du plan. Pour voir le monde sans trop le cacher, il faut s'éloigner jusqu'à se perdre de vue, jusqu'à ne plus être discernable que comme un être quelconque, un personnage générique. On ne travaille qu'à s'indistinguer.

Ah ! Et cette légende postmoderne ! Narcisse, pour éviter une fin tragique, attaqua son visage à l'acide. Mais il y reconnut aussitôt les aspérités de la lune dont la beauté le fascinait depuis toujours.

Le visage des autres surgit parfois brusquement en nous et on écarquille les yeux dans un mouvement de recul face à cet écho de l'imgo dei.

Pas un paysage, pas un objet, pas un animal n'a autant de puissance d'évocation que le visage d'un de nos semblables. Chaque visage est la possibilité d'une parole, d'une connexion, chaque visage est la possibilité d'adosser sa structure moléculaire à une autre pour la consolider. Chaque visage est une promesse néguentropique, c'est pour cela qu'on en voit partout.

On passe sa vie à préparer l'instant. On attend celui qui créera un après. Cet instant, imprévisible et irréversible, où tout se ré-initialise, se re-configue, où notre visage se tourne vers un autre paysage, ajoute un trait à son caractère.

Le mensonge avéré agit comme un miroir tendu face à celui qui l'écoute. Le destinataire doit interpréter les choses tout seul dans l'espace libre laissé par le départ de la vérité et ses interprétations font de lui un portrait extrêmement précis, son visage ayant pris la place de la vérité même.

Comme un caillou dans l'eau, notre conscience déforme la surface et modèle le cours des choses. Tourner son visage dans le courant ou vers Dieu, le polir comme un galet, avoir la peau lisse des enfants et des vieux sages chinois.



2 juin

Ces fragments sont ma façon d'insister, de persister comme l'herbe entre les pierres.

À l'écriture, je suis le mineur de fond, celui qui rapporte la pierre précieuse avec le rocher, les autres sont des orfèvres.

La civilisation de l'écriture est appelée à disparaître, alors reviendra celle de la transmission orale et renaîtront Homère, Socrate, Jésus et les autres, que Gutenberg avait tués.

Anticipant cette ruine future, j'organise notre archéologie et n'écris plus que ce qui peut être gravé sur des pierres ou des tessons de poterie, fragments qui voyageront, livrés à la mémoire de ceux qui les auront trouvés et aimés. Comme Hubert Robert a peint Paris en ruine dix ans avant la Révolution française, j'écris ce carnet à ciel ouvert, prêt à la destruction, au pillage et à la dispersion. Je cite un livre qui n'existe pas, je suis la partie sans le tout, Héraclite sans la VO.

Tout joue, on ne s'en rend pas compte, mais tout joue, le moindre détail : la pomme qui tombe, le bain qui déborde, le lustre qui bouge. Tout parle autant de langues que nous. On remplit sa vie du même pour ne pas voir les différences, mais à l'intérieur du même la différence joue encore. Les atomes que l'on est et ceux que l'on voit changent tout le temps, la vie est un décor qui se transforme en permanence par le fourmillement invisible des particules qui naissent et meurent.

Le hasard est la norme, la répétition à l'identique de certains phénomènes est exceptionnelle. Les effets ne cessent de différer des causes, la différence est naturelle, le même surnaturel.

Habiter c'est rester quelque part jusqu'à faire partie des meubles. Nos sens font le tour de l'endroit, notre mémoire enregistre la topographie. L'échange de particules qui a lieu pendant ce temps nous incorpore au lieu.

Qu'on le veuille ou non, sont accrochés aux lieux que nous fréquentons les souvenirs de ce que nous y avons vécu. Cette mnémotechnique du réel encombre plus ou moins définitivement l'espace, l'architecture, le paysage, la géographie, l'histoire.

Partager la nature de ce que l'on voit, être touché par ce que l'on touche, rentrer dans le paysage. Notre point de vue devient une touche de couleur, on fait partie de la décomposition de la lumière.

«Extraits du journal d'un archéologue», Fabrice Reymond